

L'éducation dans les couvents vodous au Bénin

Adjignon Débora Gladys HOUNKPE

Cet article met en exergue la problématique de l'éducation au Bénin : l'éducation religieuse et traditionnelle dispensée dans les couvents vodous, ainsi que l'éducation moderne à travers l'école. Cette analyse souligne l'inadaptation culturelle de l'école et le caractère hermétique que revêt la socialisation dans ces couvents. Malgré les dysfonctionnements de chacun de ces systèmes éducatifs, la société béninoise favorise l'école, sans pour autant renoncer complètement à l'éducation, ainsi qu'aux pratiques qui caractérisent les couvents vodous.

Introduction

Dans la culture traditionnelle béninoise, il existe des endroits clos, les *Hounkpamin*¹, où sont formés les adeptes des vodous. Il s'agit de sociétés secrètes dont les membres sont liés par la croyance en des divinités. En langue française, ces lieux d'internat s'appellent des couvents vodous, sortes de temples où vivent et sont initiés les futurs prêtres vodous.

Au préalable, il convient de préciser que cette étude sur l'éducation au sein des couvents vodous se situe en Afrique de l'Ouest, au Bénin, plus spécifiquement dans la région du sud.

Mon analyse se divise en quatre étapes :

- I. Définition du couvent vaudou.
- II. La pédagogie et le curriculum des couvents vaudous.
- III. Les fonctions sociales des adeptes des couvents vaudous.
- IV. Quelles sont les relations entre couvents vaudous et école « moderne » ?

L'idée directrice de cette étude prend appui sur les questions suivantes :

- 1. L'éducation dans les couvents vaudous, milieux fermés, où le sacré ésotérique et solennel est enseigné, pourrait-elle s'avérer être une éducation appropriée pour l'enfant dans le contexte béninois ?
- 2. Quelles sont les fonctions éducatives que remplissent les couvents vodous ?
- 3. Quelle est leur principale caractéristique ?
- 4. Pourquoi perdurent-ils jusqu'à aujourd'hui ?
- 5. L'éducation prônée par les couvents vodous est-elle réductible à une approche mystique ?
- 6. Peut-on trouver une formule adéquate qui permettrait d'insérer quelques enseignements dispensés par les couvents dans les programmes scolaires à tous les niveaux d'enseignement au Bénin ? Je fais référence à la pharmacopée, et au nom premier des choses, qui sont des enseignements qui se donnaient aux initiés dans le temps de l'éducation traditionnelle. En effet, la modernité a pris une place inconcevable dans les familles et tout ce qui relève du traditionnel chez les citoyens est stigmatisé.
- 7. Qu'est-ce qui les distingue du système éducatif mis en place par les différents gouvernements du Bénin ?

¹ Dans la langue *fon*, ce mot signifie littéralement « l'enclos du vodou ».

- 8. Y- a-t-il une complémentarité entre les deux modes d'instruction ?
- 9. Peut-on définir ces espaces comme des lieux d'enseignement d'une science et d'une religion au service du développement à l'échelle de la société ?
- 10. Quelle démarche doit-on adopter pour une étude scientifique dans ces milieux si fermés et trop secrets ?

Postulat

Une étude sur l'éducation dans les couvents vaudous permettrait à la recherche scientifique du Bénin de penser à un type d'éducation plus adaptée au contexte de l'enfant béninois. De cette façon, les couvents vaudous pourraient être un lieu de haute manifestation d'une éducation et d'une philosophie typique de la culture béninoise.

I- Définition du couvent vaudou

Le couvent vaudou est une structure, un cadre où se déroule la formation des adeptes de la religion vodou. À ce propos, Augé note l'existence des couvents de lignage, c'est-à-dire des couvents dont les vaudous sont familiaux. Au sein de ces couvents, les « prêtres » vaudous utilisent des méthodes de diagnostic « spirituel »², ainsi que des différents types de traitement, faisant appel à la force de guérison des plantes (cf. Reynier, 1998-1999).

À chaque vaudou sont associées des substances végétales, minérales et organiques. Seuls les prêtres et les initiés du couvent savent ces compositions et ne les divulguent pas. Des rituels accompagnent le traitement et des libations aussi.

On note la matérialisation des esprits dans le monde des humains, simples mortels, le symbolisme. Ces savoir-faire sont transmis de génération en génération, originellement par la parole et l'exemple. Ce sont des héritages du passé, qui caractérisent toute une famille, une communauté, un peuple.

a. Les définitions du Vaudou

En langue *fon*, vaudou signifie – *ce qu'on ne peut élucider, la puissance efficace*. Il peut également être traduit par dieu, ou esprit. Il est l'ensemble des divinités ou *orisha* que l'on adore dans la plupart des régions Adja Tado (le sud du Bénin) et Yoruba.

Selon Joseph Adandé (2003), le vodou serait animisme à visage polythéiste, dans la mesure où l'adepte semble reconnaître dans une multitude de divinités qui peuvent cohabiter sans se heurter, des dieux qu'il vénère. Loin d'être polythéiste, le vodou serait une religion monothéiste où l'on reconnaîtrait un seul et unique Dieu inaccessible, dont les différentes facettes s'exprimeraient à travers l'ensemble des forces cosmo-telluriques telles que la foudre ou encore des maladies éruptives comme la variole si crainte en Afrique, malgré les progrès de la connaissance qui s'étendent à la toute puissante chimiothérapie. Pour les initiés au sens plein du terme, le vodou est d'abord une entité immatérielle qui surpasse l'homme. Le vodou est une force, une énergie qui peut emprunter plusieurs canaux pour s'exprimer. Joseph Adandé pense qu'il est difficile de définir le vaudou, et qu'il est malaisé de décrire les composantes des panthéons. Chez les Fons, groupe ethnique du Sud du Bénin, les ethnologues s'accordent à classer les vodous en deux grandes catégories : les *to vodou* ou vodou de vénération collective, et les *hennuvodou* ou vodous familiaux.

b. Les différentes sortes de vaudous répertoriés

Le créateur serait, d'après les adeptes du culte vodou *Mawu* et *Lissa* incarnation des principes masculin et féminin. De *Mawu* et *Lissa* seraient nés quatorze enfants dotés de pouvoirs surnaturels, ceux-ci auraient eu comme descendants *Chango*, ou *Gou*, le dieu du tonnerre, *Sakpata*, le dieu de la terre ou de la variole, à ces

² Il s'agit notamment des consultations de l'oracle qui détermine les cause et la nature de la maladie.

dieux principaux qui constituent la base du vodou. Viennent s'ajouter d'autres dieux subalternes, que des chercheurs béninois ont pu identifier au nombre de 260. Sur ce point, je peux citer les exemples suivants :

- *Achina*, c'est un « ta vodou », vodou qui se porte sur la tête, il se porte aussi sur les épaules. Son porteur a un nom et c'est en fonction de son rôle au couvent. Il le joue jusqu'à sa mort.

Bogniaho (2001) fait un répertoire onomastique dans les couvents du Sud Bénin, surtout ceux de la vallée de l'Ouémé. Il donne les noms de chaque initié selon sa fonction spirituelle dans le couvent. Ce nom l'accompagne et est lourd de signification.

- *Héviosso*, vodou du tonnerre, de la foudre, ses fidèles portent une hache à double lame (Agboton, 1997, p. 64).
- *Lègba*, vodou à la fois généreux et méchants.
- *Ninssouhoué*, Représentants des ancêtres, à qui on doit la vénération (Agboton, 1997, p. 65).
- *Tohossou*, c'est un dieu qui s'incarne dans le sein de la femme dite *innocente*. Ces enfants sont ce qu'on peut appeler en français des nains. Ils sont doués, très respectés et assurent de la richesse matérielle à leur famille. À leur mort (ils meurent généralement très vite), ils sont jetés à la mer, après des cérémonies rituelles, où on pense qu'ils retournent à leur espace vital.
- *Mamiwater*, c'est la déesse de la mer. Elle aime le grand luxe et ses adeptes sont les plus parées, les plus belles et les plus parfumées. Elles ne portent que le blanc. Elles sont formées dans des couvents spéciaux, on les appelle les *Mamissi*.
- *Abikou*, dieu bienfaiteur pour les enfants anormaux. Son lieu de prédilection est la forêt (Quenum, 1998, p. 50). Il défend automatiquement tous les enfants nés après plusieurs fausses-couches ou décès de leurs aînés. Il les *attache* à la vie en maintenant les frères et sœurs aînés défunts dans leur monde, de l'autre côté du miroir.
- *Hovi*, sorte de divinités extrêmement vénérées. Ce sont en fait les jumeaux, leurs mères jouissent d'une considération particulière (Quenum, 1998, p. 65). La ville de Ouidah, cité vodou par excellence est appelée la ville des jumeaux (Merlo, 1940). Une fois par année, tous les jumeaux et toutes les jumelles du sud Bénin s'y retrouvent pour une grande fête sous l'égide des vodous.
- *Kocou* est un vodou très violent et belliqueux. Il aime se donner en spectacle, mais ça finit toujours mal. Beaucoup de familles désapprouvent ses adeptes, qui une fois en transe, se coupent avec des couteaux, des tessons de bouteille ou tout autre objet tranchant. Les femmes en transe sont capables d'égorger un mouton avec les dents ou de manger un poulet vivant avec du sang et les plumes.
- *Oro*, vodou semeur de terreur est un punisseur intransigeant. Il ne veut pas admettre de non initiés sur son chemin. Il sort en pays nago principalement. Il fait disparaître toutes les femmes curieuses qui osent se cacher pour le regarder. Quenum (1998, pp. 39-44) montre à quel point ce vodou sème la terreur et oblige les femmes à bien se comporter au foyer. Il écrit à ce propos :

« *Oro* en milieu traditionnel est tabou. Nul n'a le droit de parler d'*Oro* si ce n'est entre initiés dans le cercle des initiés. L'univers d'*Oro* est d'abord nocturne. Cet univers des sociétés secrètes est censé être celui de la terreur où les hommes adultes puisent leur force. En règle générale, il est interdit de sortir de chez soi. Mais si le cas se produisait,

l'intéressé ne retrouverait plus jamais les siens. On dira qu'il a disparu à jamais, *lo gbé è.* » (Quenum, 1998, pp. 39-41).

Je me souviens avoir vécu les horreurs de *Oro* à l'âge de 14 ans. J'étais en vacances à Sakété, une région du plateau non loin de la frontière avec le Nigeria, région par excellence du *Oro*. C'était pendant le mois de juillet où les cérémonies du vodou se déroulaient. Pendant trois jours trois nuits, personne n'a eu le droit de voir la lumière du jour ou les étoiles scintillantes dans le ciel nocturne. Seuls les initiés pouvaient sortir pour aller faire les courses. Ce *vodou* est très sexiste et misogyne. Aucune femme n'est tolérée dans son couvent. Tous les défauts qu'il reproche à la société sont portés par des femmes. Ma tante, sage femme principale de la région et donc bénéficiant de respect, était la seule autorisée à négocier afin que les parturientes, voilées, puissent venir chez elle pour accoucher. Ma tante faisait dos à la porte fermée et négociait avec un des prêtres.

- *Koutito* ou *égoun goun*, « Esprits des morts, revenant ».
- *Zangbéto*, « gardien nocturne ».
- *Kinninssi*, *Avlékété*.
- *Dangbé*, (le python sacré).
- *Dan Aïidowedo*, L'arc-en-ciel, il représente la fécondité et la richesse.

c. Lien entre couvents et vodous

Au Bénin, les couvents sont des lieux de formation des futurs prêtres et prêtresses vodous. Selon les recherches de Marc Augé, chaque couvent regroupe le culte d'un certain nombre de vodou (cf. Reynier 1998-1999). Le prêtre, *hounnon* est chargé du culte, le plus souvent c'est un homme. Les internes du couvent sont des *vodounsi* ou *hounsi*, ce vocable fon signifie- *épouse de vodou*- il est attribué aux deux sexes. Il faut mentionner que les couvents ne sont pas mixtes. En outre, l'entrée au couvent diffère de l'inscription à l'école moderne, dans la mesure où il faut entendre les appels du vodou. Selon Augé, ces appels se manifestent par des maladies, c'est après la consultation de l'oracle, *fa* que le *bokonon*, où le devin donne l'origine de la maladie. On oriente alors les patients vers le couvent où il y a son vodou électeur. De plus, certaines personnes y viennent poussées par une force indicible. Mais, en raison de tous les interdits dont ils ont été victimes, et parce que de moins en moins de familles écoutent les appels du vodou, les prêtres des couvents organisent des rapt d'enfants, surtout de jeunes filles. En réaction à de telles pratiques, des femmes juristes dénoncent *l'obscurantisme* qui ressort d'une telle éducation et les conséquences que cela engendre. Quenum (1998, pp. 62-63) observe que:

« L'admission dans les couvents est strictement sélective. Le recrutement se fait :

1. par l'obligation qu'a le chef de couvent de donner un des siens.³
2. L'obligation qu'a la femme aidée par un vodou pour avoir un enfant, de donner ce dernier au dit vodou. Mais il existe aussi des recrutements spontanés : une force pousse la nouvelle recrue à se diriger d'elle-même, en état de transe, vers le couvent. »

À propos de la culture et de l'inadaptation culturelle de l'école

La question de la culture est incontournable dans un débat qui implique l'école et un mode d'éducation religieux.

Pour le professeur Albert Tévoèdjèrè (cité par Agboton, 1997, pp. 15-16), s'il est un sujet qui devait hanter chaque Africain, où qu'il se situe sur le continent, s'il est un sujet qui ne peut laisser indifférent nul de tous ceux qui se reconnaissent originaires de notre univers particulier d'hommes et de femmes dispersés à travers le monde, c'est bien le thème de la culture. La culture nous *prescrit* de rechercher et de recourir à nos origines, à notre Histoire. La culture nous enjoint de définir, de décrire et d'apprécier l'environnement biologique, physique et humain dans lequel nous avons connu la mère, la famille, la société. S'il est une vision de l'homme et du destin qui nous

³ Tout prêtre vodou doit préparer sa relève ; pour cela, il initie un enfant de sa descendance.

interpelle au fond de nous-mêmes et à chaque instant, c'est bien la culture qui nous l'enseigne, parce que c'est elle qui la détermine.

En effet, la culture donne à l'homme la capacité de réflexion sur lui-même. C'est elle qui fait de nous des êtres spécifiquement humains, rationnels, critiques et éthiquement engagés. C'est par elle que l'homme s'exprime, prend conscience de lui-même, se reconnaît comme un projet inachevé, remet en question ses propres réalisations, recherche inlassablement de nouvelles significations et crée des œuvres qui le transcendent (Agboton, 1997).

Si la culture définit à ce point l'individu, comment comprendre l'incapacité du système scolaire de s'adapter à la culture béninoise ? Les acteurs de l'éducation peuvent-ils rechercher au sein même de la culture béninoise des approches de solution aux dysfonctionnements de l'école moderne ? Si l'école continue d'inculquer aux jeunes des notions étrangères empruntées à la civilisation européenne, n'y a-t-il pas là un risque énorme pour la culture et le développement du Bénin dans les années à venir ? En tous les cas, force est de constater que l'école moderne forme des hybrides, des personnes qui ont des difficultés d'intégration au sein de la société (Freire, 1977).

Émile Durkheim, dans *L'évolution pédagogique en France* (Durkheim, 1938) invite l'opinion à songer à la révolution qui s'accomplit en l'enfant lorsqu'il va pour la première fois à l'école ou au lycée. Il change de manière d'être et, presque, de nature. A partir de ce moment, il y a en lui une véritable dualité. Lorsqu'il revient chez lui, ses parents sentent qu'il leur appartient de moins en moins. Pères et enfants : la différence entre les générations se détermine alors. Soumis à la discipline du milieu scolaire, l'enfant, le jeune découvre progressivement tout un monde social extérieur à la famille, dans lequel il ne se fera sa place qu'à condition de s'y plier, de s'y incorporer. La famille elle-même en est peu à peu modifiée.

Les Africains ont connu et connaissent encore ce malaise lié à l'école en tant que structure bouleversante et peu respectueuse de l'identité culturelle. C'est une approche qui permet d'appréhender le conflit omniprésent entre école moderne, famille, et éducation traditionnelle. Cheikh Hamidou Kane (1961) en fait le sujet de son roman *L'Aventure Ambiguë*. À l'instar d'autres prosateurs négro-africains, il écrit :

« Je viens vous dire ceci : moi, Grande Royale, je n'aime pas l'école étrangère. Je la déteste. Mon avis est qu'il faut y envoyer nos enfants cependant (...) L'école où je pousse nos enfants tuera en eux ce qu'aujourd'hui nous aimons et conservons avec soin, à juste titre. Peut-être notre souvenir lui-même mourra-t-il en eux. Quand ils nous reviendront de l'école, il en est qui ne nous reconnaîtront pas. Ce que je propose c'est que nous acceptions de mourir en nos enfants et que les étrangers qui nous ont défaits prennent en eux toute la place que nous aurions laissée libre. » (cité par Brahim & Trevarthen, 1998, pp. 41-42).

Aminata Traoré, dans son ouvrage *Le viol de l'imaginaire*, (Traoré, 2002) abonde dans le même sens que les auteurs suscités en évoquant ses souvenirs scolaires en Afrique, le Mali des années 1950, mais surtout la hantise de sa mère femme traditionnelle qui voit sa fille fréquenter une structure dont elle n'a aucune confiance :

« Mon père (...) était certes sceptique mais nullement opposé à la scolarisation de ses filles. Ma mère, elle, craignait de les exposer aux multiples dangers d'un monde extérieur en voie d'occidentalisation, redoutant notamment les expériences sexuelles prématurées, les maternités précoces et le retardement de l'âge du mariage. Je n'étais pas pour autant dispensée des menus travaux domestiques habituellement confiés aux enfants de mon âge (...) Mon insertion, par ces voies, dans l'univers des femmes de mon milieu était pour mes parents une manière de ne pas miser entièrement sur l'école, dont on sortait, selon eux, *mi-fauve, mi-oiseau* en cas d'échec. » (Traoré, 2002, pp. 27-28).

Les propos exprimés à travers les citations mettent en exergue certains phénomènes comme l'appréhension du système scolaire et de ses effets sur les jeunes, mais aussi la crainte de voir disparaître certaines traditions. Or, il existe des structures qui, améliorées, seraient un atout pour résister au déracinement : ce sont les couvents vodous.

Mais dans quelle mesure améliorer la formation et la pédagogie au sein de ces structures religieuses traditionnelles pour les rendre moins ésotériques et plus bénéfiques pour toute la nation ? Comment peut-on expliquer le fait que les acteurs de l'éducation restent réticents quant à la recherche d'approches de solutions au sein même de la culture béninoise, face aux dysfonctionnements de l'école moderne ? Si l'école continue d'inculquer aux jeunes des notions « étrangères de civilisation européenne », n'y a-t-il pas là un risque énorme pour la culture et le développement du Bénin ? (Freire, 1977).

Le choix de ce sujet est à la fois complexe et pertinent, parce que les couvents vodous demeurent un phénomène très présent dans la société béninoise. Toutefois, il s'avère difficile d'appréhender de façon profonde leur mode de fonctionnement, leurs limites et leurs potentiels pour le développement de l'être en symbiose avec son environnement.

La présence des missionnaires catholiques venus de Lyon au XIX^e siècle dans le but de christianiser les Béninois a eu des répercussions sur l'organisation de ces couvents vodous et leur impact au sein de la société. En effet, ils sont à la fois objets de crainte, de rejet et de vénération.

Au cours de la période 1972-1990, le gouvernement marxiste-léniniste dirigé par Mathieu Kérékou a maintenu une politique de répression à l'encontre des couvents vodous lesquels sont tombés une fois encore dans l'anonymat. Toutes ces pressions, ont contribué à les stigmatiser, mais ne les ont pas fait disparaître. À ce propos, Joseph Adandé estime que certaines photographies de Verger retracent l'histoire de certains couvents d'initiation dont la plupart, sous la menace de l'idéologie marxiste-léniniste qui déclencha dans les années 1976 *la lutte contre l'obscurantisme et les pratiques rétrogrades*, ont ralenti leur activité. Ceux qui se sont maintenus, ont pu le faire à la faveur de leur éloignement des centres de décision et à l'acceptation d'une autarcie dont elles commencent à peine à se relever.

Problématique

La finalité de ce travail est de mettre en exergue la fonction sociale et éducative des couvents vodous. Ma démarche est de les faire apparaître en tant que structure de socialisation dans le contexte béninois et, d'autre part, de voir dans quelle mesure ils sont un lieu de formation traditionnelle, religieuse et professionnelle, édifiant l'équilibre psychologique pour une vie harmonieuse de l'enfant avec son biotope. Je ne saurais y répondre sans recourir aux auteurs de l'ouvrage *Pédagogies et pédagogues du sud*, Abdeljalil Akkari, Pierre R. Dasen.

Ces auteurs reconnaissent « l'impérialisme culturel » occidental qui « s'approprie l'héritage culturel du sud en pillant le savoir, par exemple médicinal, des peuples indigènes » (Akkari & Dasen, 2004, p. 7).

Il en est de même pour cet aspect de la culture béninoise, prise dans un premier temps comme paganisme, à présent il est vu comme du folklore. Force est de constater l'alignement de la plupart des intellectuels béninois et surtout des dirigeants politiques, qui se soucient très peu de ces réalités culturelles devenues la seule raison de vivre des villageois. Une volonté politique est indispensable pour réformer les couvents, réorganiser leur structure, porter leurs savoirs psychologique et médicinal à la connaissance de tous les enfants en âge de scolarisation. Je demeure néanmoins réservée à ce niveau à cause du caractère sacré et hermétique trop prononcé de ces lieux à la fois de cultes et de sciences traditionnelles. On peut concéder aux prêtres des couvents la sauvegarde de certains aspects mystérieux, mais il y a de profonds savoirs naturels à puiser dans ces lieux de formations relégués aux espaces de l'obscurantisme.

Au même titre que l'école moderne, vectrice d'une autre civilisation, le couvent vodou s'intéresse à la personne humaine. Nonobstant, des interrogations demeurent :

- Doit-on pour autant abandonner l'un ou l'autre ?
- Ne peut-on pas chercher une liaison entre ces deux types de socialisation diamétralement opposés ?
- Ne peut-on pas réformer les couvents vodous, leur affecter un statut plus prestigieux, leur donner une reconnaissance scientifique, et leur permettre ainsi d'être des écoles de formation professionnelle ?

On ne peut pas vivre replié sur la culture traditionnelle, qui pourrait nous maintenir, à certains égards, dans une forme d'archaïsme. Il serait plus approprié d'œuvrer en symbiose entre modernité et tradition.

Au Bénin, les religions traditionnelles occupent une grande place. Les vodous, dont les adeptes sont appelés animistes, représentent en effet, 62 % de la population. (Pliya, 1993, p. 106). D'une manière générale, les dieux vodous sont très présents. Gaston Agboton estime que l'ensemble de la population béninoise baigne dans cette atmosphère de sacré, depuis les vieilles tantes gardiennes de la tradition et des coutumes, jusqu'aux plus hautes personnalités de l'Etat (Agboton, 1997).

L'auteur propose trois postulats pour faciliter la compréhension d'une telle culture. Pour lui, ces trois postulats constituent les piliers essentiels des conceptions philosophiques et cosmogoniques du Béninois en particulier, et de tous les Négro-Africains en général.

« 1. Dans son corps, dans sa double identité masculine et féminine, dans son *Se* (principe spirituel), dans ses relations avec le *Weke* (l'univers visible et invisible, toutes choses créées, vivant, respirant ou non) et aussi en tant que personne communautaire, l'Homme est au centre de la Vie, *Gbe*, qui procède de *Mawu*: force suprême, Dieu créateur, géniteur et maître absolu du souffle-vie et par conséquent, de la mort.

2. La totalité des « choses créées » constitue un ensemble de systèmes sans cloisons étanches, et un tissu d'énergies vitales : ensemble et tissu dans lesquels circulent, tel un fluide, des « forces vitalistiques ».

3. Le cosmos est une jungle, une forêt toujours vierge de forces et d'élan vitaux que l'homme peut solliciter, capter, exploiter, diriger, ou neutraliser, non point par la technique et les sciences exactes, mais par la « participation de la religion » (religion dans son sens étymologique, *relegere*: rassembler, réunir) » (Agboton, 1997, pp. 61-62).

L'animisme reconnaît l'existence d'un Dieu suprême, appelé « Mahou » dans les communautés fon. *Mahou* est le créateur de l'univers visible et invisible. C'est l'entité que rien ne surpasse.

Le vaudou⁴ représente l'intermédiaire entre les hommes et Dieu. Des mythes existent qui essaient d'expliquer l'éloignement de Dieu. Le plus répandu dit que Dieu aurait habité avec les hommes à la création. Mais à cause de la femme, qui pilait trop fort son maïs, et qui jetait de l'eau souillée sur la voûte céleste, Dieu se serait retiré pour avoir le repos et plus de respect : dorénavant, les hommes ne pourront l'atteindre que par l'intermédiaire du vaudou.

Les Béninois en dépit de la présence du christianisme et de l'islam, religions monothéistes, demeurent dans la grande majorité de la population, fidèles aux cultes traditionnels, d'où le syncrétisme (Pliya, 1993, p. 106). Le Bénin est reconnu comme le berceau du vaudou parce que cette pratique a résisté au temps et à l'oppression. Cette pratique que l'on retrouve à Cuba, dans les Antilles, au Brésil et en Haïti est partie du Dahomey (actuel Bénin), avec les esclaves.

II- La pédagogie et le curriculum des couvents vaudous

L'adepte des couvents vodous est par définition le disciple du représentant d'un certain dieu qu'on suppose *danser sur sa tête*, c'est-à-dire que l'adepte est sous l'emprise dudit dieu. Il le sera pour un temps, et une formation lui est indispensable pendant cette période qui est en règle générale de sept ans (Quenum, 1998, p. 63). Il faut néanmoins préciser que les travaux spécifiques sur les aspects pédagogiques et fonctionnels des couvents vodous font défaut. Ceux qui ont abordé la question l'ont fait de façon très superficielle, cette approche mérite d'être approfondie, même si les couvents demeurent des lieux sacrés où le secret est rigueur. Certains chercheurs ont vécu dans ces structures, mais aucune description profonde n'apparaît dans leurs travaux, restés vagues sur certaines questions pourtant pertinentes. Cet aspect justifie parfois les critiques à l'égard des couvents vodous vus comme des endroits obscurantistes. Si les prêtres formateurs acceptaient que ceux qui ont séjourné avec eux, en vue de mieux saisir leur mode de formation, publient leurs thèses, on pourrait retenir des aspects positifs, et mieux exploiter les potentiels sûrs en matière d'éducation et de philosophie de la vie. Les

⁴ Vous allez remarquer plusieurs écritures de « vodou », toutes sont admises.

processus de socialisation alors décelés pourraient servir à un programme plus adapté aux réalités culturelles du terrain.

Tout d'abord, c'est une pédagogie de la parole, de l'oralité, et de l'autorité où le maître, ici le prêtre vodou, est l'omniscient. Les adeptes sont supposés ne rien savoir a priori, ils regardent, écoutent et imitent. Il s'agit d'un processus de transmission de coutumes et de traditions, à savoir tout ce qui concerne les habitudes, les usages traditionnels, les façons collectives d'agir et de penser. On leur enseigne l'oubli de leur passé, car ils renaissent. Ainsi, c'est la perte de leur nom à l'entrée, la prise d'un nouveau nom selon l'oracle et la fonction spirituelle qui constitue leur programme de vie. Par la suite, on leur inculque la foi en ce Dieu lointain, dont les seuls intermédiaires sont les vodous représentés en mottes de terre, ou en bois ou en fer, selon les attributs de ces dieux. On leur enseigne la hiérarchie, la prudence au sein des *akotonon*, (Les *akotonons* sont les parents de la famille élargis généralement jaloux de la situation sociale. C'est contre eux que les Béninois, initiés ou non, *hounsi* ou non se *blindent* quelle que soit leur confession religieuse. Ce *blindage* se fait par les adeptes des couvents).

Un enfant socialisé au couvent sait qu'on ne doit pas abattre un iroko au Bénin, on lui apprend à respecter son environnement. Dans l'animisme, tout est sacré, et les plantes abritent des âmes et des esprits (Pliya, 1971). L'iroko est le premier arbre déifié au Bénin. C'est l'arbre protecteur des populations contre les mauvais sorts. Dans son recueil de nouvelles, intitulé *L'arbre fétiche*, (Pliya, 1971) l'écrivain béninois, géographe et historien, met un accent particulier sur le caractère sacré de cet arbre où les cérémonies et les agapes du monde des esprits ont lieu à des heures stratégiques.

Le tracé de la route par les colons français nécessite l'abattement de cet arbre centenaire. Tous les prisonniers mobilisés désobéirent en dépit de la sanction. Ils refusent de toucher à cet arbre. L'administration coloniale double le prix pour le téméraire. Le bûcheron Dossou, qui n'a plus de famille accepte de donner le spectacle. Trois jours de combat. Il est initié, il s'est muni de son arsenal de combat spirituel, mais l'issue lui a été fatale. Il a coupé l'arbre, néanmoins, dans sa chute, l'iroko a changé de trajectoire et l'a écrasé.

Les hypothèses des critiques littéraires français pour expliquer la chute de l'arbre et « l'accident » de Dossou dans les articles reflètent la rationalité cartésienne : c'est un accident, car Dossou aurait mal orienté la chute de l'arbre. Mais, pour les scientifiques béninois, l'hypothèse était peinte de croyance traditionnelle. L'arbre sacré se serait vengé du déicide Dossou : c'est la vengeance des Dieux.

En ce qui concerne la formation au couvent, Jean-Claude Quenum propose quatre aspects prépondérants (Quenum, 1998, p. 63) :

- « 1 - La maîtrise de la langue du couvent. Les nouvelles recrues sont confiées à des spécialistes d'une langue qui, généralement, n'est pas celle du milieu où se situe le couvent.
- 2 - La danse appropriée au vodou.
- 3 - Un métier : vannerie, sculpture, modelage de bas-relief.
- 4 - Jeux divers et exercices physiques pour détendre les nerfs. »

Cette liste du curriculum du couvent vodou dressée par Jean-Claude Quenum ne saurait être exhaustive, en effet, de nombreux autres éléments pourraient s'y ajouter. Contrairement à la pédagogie de l'école moderne, qui se fait par la transmission de connaissances livresques, la pédagogie au couvent prend appui dans l'éducation traditionnelle et est transmise par la parole, sous forme d'initiation (Pliya, 1987). Les adeptes des couvents sont appelés des initiés, mais tous les initiés ne sont pas forcément passés par le couvent. Il y a des initiés qui le sont parce qu'un parent détenteur de force sublime sentant sa mort prochaine décide de léguer son « héritage spirituel » à l'enfant le plus vertueux. En effet, que cela soit en dehors ou au sein du couvent, l'initiation est toujours sélective. C'est ce que décrit de façon sublime, le prosateur béninois Olympe Bhêly-Quenum, fils d'adepte de Sakpata, né au couvent. Dans son roman *L'initié*, (Bhêly-Quenum, 1979), il décrit un combat spirituel terrible entre un jeune docteur, Kofi-Marc Tingo et un tradi praticien du village, Djessou.

Marc Tingo rentré de la France après son diplôme de médecine décide de se mettre au service des siens, escroqués et intimidés par le seul guérisseur du village, corrompu et inefficace. Marc Tingo est pris par celui-ci comme un rival à abattre sans pitié. Il est attaqué par les forces occultes et la sorcellerie. Il tombe gravement malade. Son oncle Atchê, comprend l'ampleur du combat et décide de léguer à son jeune neveu vertueux son

héritage spirituel. Atché l'initie aux noms premiers de toute chose, aux spécificités de chaque jour et de chaque heure, aux vertus des plantes, aux paroles sacrées et incantatoires. Marc Tingo, une fois initié fit face au guérisseur. Il joue le jeu du *retour à l'envoyeur* et le guérisseur meurt foudroyé par *hévioso*, dieu du tonnerre, qui n'admet pas l'injustice, la méchanceté gratuite et l'exercice malsain de ses pouvoirs.

Dans son roman *Les tresseurs de corde*, (Pliya, 1987) fit un récit semblable à celui d'Olympe Bhély-Quenum, entre son héros Trabi, un jeune ingénieur agronome agnostique et Tchakato, un guérisseur aussi corrompu et méchant que Djessou. Trabi connaissait la diététique et savait guérir par l'ail, l'argile, le citron et une alimentation saine et équilibrée. Dans le village Prékéto tchè où il a été contraint de s'exiler pour des raisons politiques, il a guéri beaucoup de malades, ce que Tchakato n'a pas apprécié, car ceci serait un affront au guérisseur. Trabi est attaqué par les forces occultes et la sorcellerie. Il s'en sort grâce à son innocence et à son bon cœur, mais aussi grâce à Boni, le fils aîné de sa famille d'accueil, initié aux secrets du combat spirituel contre les forces du mal.

La pédagogie au couvent peut recourir à du matériel didactique moderne tel que le cahier, le crayon lorsqu'il s'agit d'apprendre le *fà* (l'oracle) ou bien l'art divinatoire. C'est ce que les chercheurs béninois ont appelé les mathématiques ou l'algèbre. Il recourt aussi à l'écriture pour les tracées de *dou* (c'est le message de l'oracle interprété à travers des signes, des traits). D'une manière générale, toute personne initiée peut interpréter ces signes-là.

Dans son roman *Un piège sans fin*, Bhély Quenum (1960) montre à travers le récit de la famille Bakari, comment l'ignorance de son *dou* peut entraîner des catastrophes sans limites dans une famille.

Né sous le signe du *fâ Aidégoun Gbégouda*, le père de la famille, Bakari ne doit pas consommer des tubercules. Or, Bakari ne prend pas au sérieux les interdits liés à son vodou protecteur. Celui-ci se détourne de lui et, du riche et prospère cultivateur et éleveur, il ne reste plus aucune richesse.

Un matin, Bakari trouve son bétail ravagé par la maladie du charbon. Trois jours après, son champ a été dévasté par des criquets, dans la même période, lui, le dignitaire est convoqué par l'administrateur colonial pour exécuter des travaux forcés. Battu, humilié par un simple garde, puis par l'administrateur, il se suicide en enfonçant sa dague dans la poitrine devant tout le village. Son fils Ahouna connaîtra une vie paisible tant qu'il ne consomme pas de tubercules. Mais un jour, alors qu'il a mangé des maniocs, sa vie bascule. Il traverse des pièges interminables jusqu'au jour où il fut crucifié et brûlé vif, après avoir tué une veuve dans son errance. Le *bokonon*, Adanfô avait prédit tout cela en consultant l'oracle.

Au couvent, on enseigne l'agriculture, les sciences de la vie, la pharmacopée, la littérature, à travers des proverbes, des contes, des mythes, des légendes, des épopées, des devinettes. L'art y tient une place notoire à travers la vannerie mais surtout à travers la danse, le chant et la musique. Tout initié doit connaître les plantes et leur double fonction vitale et mortelle. (Quenum, 1998, pp. 57-62).

Verger (1997) dans son livre, *Ewe, le verbe et le pouvoir des plantes chez les yoroubas (Nigeria Bénin)* fournit un répertoire de 447 formules médicinales, magiques, des lexiques, des noms de plantes et des classifications scientifiques. C'est un livre qui regorge des connaissances en matière de pharmacopées révélées par un initié. Généralement, ces connaissances ne doivent pas entrer entre n'importe quelle main. Mais, comme on le dit au Bénin, « les Occidentaux ne gardent pas de secrets ».

Ainsi, le tam-tam, la castagnette, le gon, la flûte sont maîtrisés et joués avec dextérité. L'art, l'hygiène corporelle et la propreté de son environnement sont autant de matières que les adeptes doivent apprendre. Joseph Adandé remarque à cet égard que l'instruction dans ces lieux d'internement prend appui sur une connaissance extrêmement minutieuse de l'environnement en général. On y reconnaît les vertus thérapeutiques des plantes, on n'y ignore pas les incompatibilités ; ceci permet d'y manipuler le poison avec extrême dextérité. On sait augmenter ou abaisser le taux vibratoire du corps. Par-dessus tout, le vodou est essentiellement fondé sur la parole et les sons qui lui ressemblent, émis par divers registres autant par des voix d'hommes que des instruments de percussion.

En sus de tous ces enseignements qui contribuent à consolider leurs connaissances et à forger leur conduite en vue de leur insertion sociale, on leur apprend le silence, *la garde de sa bouche* (traduit du fon *hin noun*). Soulignons également que l'art culinaire tient une place importante et figure parmi les disciplines. La *hounsi* est en quelque sorte une femme parfaite, qui a du prestige et beaucoup de vénération dans la société. A ce propos,

un adage dit : « *wa man mon non mon non da hounyo* » ce qui signifie : le pauvre n'épouse pas une adepte de vodou. Ces femmes socialisées dans les couvents sont précieuses et ont beaucoup d'interdits que le mari doit respecter sinon il rendra compte à leur vodou électeur.

On peut dire que le couvent forme le corps, l'âme et l'esprit spirituellement. Il façonne les adeptes d'un vodou précis dont certains deviendront plus tard des prêtres et prêtresses, prenant la relève, pour l'initiation des générations futures.

La pédagogie du couvent qui est le *Magister dixit* ne favorise pas la remise en cause des connaissances transmises. Elle ne permet pas non plus le développement de l'esprit rationnel et critique chez l'apprenant. La contradiction n'est pas permise, les questionnements et le doute non plus. On est dans le monde religieux, le monde du sacré solennel.

Y a-t-il pour l'apprenant des possibilités de s'élever au-delà des connaissances du prêtre vodou ? Jean-Claude Quenum pense qu'il s'agit de savoir symbolique, magico-religieux qui polarise un certain absolu, la sagesse des Ancêtres ou la prééminence du passé (Quenum, 1998, p. 30). Il s'agit de faire du jeune « un Ancien », puisque la place privilégiée dans la société est accordée aux ancêtres. Cette croyance est présente dans toute l'Afrique noire. Birago Diop l'a révélé dans son célèbre poème en prose « Souffle » : En Afrique, les morts ne sont pas morts, ils sont dans l'eau qui coule et dans le vent qui souffle (Diop, 1958).

III- Les fonctions sociales des adeptes des couvents vodous

Le vodou est préoccupé par les relations qui s'établissent entre les humains et d'autres plans.

Les adeptes du couvent servent de lien entre le profane et les divinités. Ils exercent toutes les fonctions spirituelles liées aux rituels ou aux cérémonies qu'une personne doit subir pour une vie sociale plus équilibrée.

Je ne partage pas tout à fait le point de vue de Jean-Claude Quenum qui pense qu'une fois sortis du couvent, les *hounsi* ne peuvent plus être utiles et doivent se resocialiser de manière à pouvoir s'adapter à la société. Ainsi, il écrit :

« Les initiés à la sortie ne peuvent pas mettre en application les acquis du couvent : la langue, ils ne peuvent la parler qu'en état de transe ; la danse, ils ne peuvent pas l'exécuter en public en dehors d'un contexte cérémoniel approprié au vodou ; quant aux connaissances physiques, chimiques, et métaphysique, tout cela reste secret absolu » (Quenum, 1998, p. 64).

Je n'ai pas trouvé de travaux qui abordent cet aspect de la question, mais je sais que ces personnes officient et participent activement au sein de leur groupe de culte à toutes les activités spirituelles. Par exemple, en des périodes données, les adeptes de *Ninsouhoué*, qui est un vodou très comique dont les adeptes sont gais, généreux et très impudiques, qu'ils soient hommes et femmes tiennent en main un bois taillé en forme de phallus et exécutent des danses lubriques qui font rire les foules, se rassemblent et passent de maison en maison pour chanter, danser et purifier tous les habitants en conjurant les mauvais sorts. Certes, afin de subvenir à leurs besoins, ils doivent exercer une activité professionnelle.

Néanmoins, certains adeptes du couvent peuvent devenir une menace pour la communauté, lorsqu'ils mettent leurs connaissances secrètes au service du mal. Ils deviennent sorciers. Mais la communauté y veille, les formateurs aussi. Dans de pareils cas, le prêtre peut anéantir leur pouvoir ou mettre fin à leurs jours par des procédés occultes. Je n'ai pas trouvé des recherches sur cet aspect de la question. Mais Jean Pliya décrit une pareille situation dans la nouvelle « Le gardien de nuit », publiée dans le recueil *L'arbre fétiche* (Pliya, 1971).

Zannou, le gardien de nuit est un initié. Ayélé, son amie l'est aussi. Ayélé vire dans le camp opposé et tente de tuer Zannou de façon occulte. Elle ne réussit pas, car Zannou est fort, loyal et respectueux. Ayélé s'attaque alors à la petite Cicavi, fille unique de Zannou, orpheline de mère. Elle réussit à transformer Cicavi en poulet et en fait une sauce appétissante. Zannou se rend compte que sa fille mourait, il attend la nuit profonde pour attaquer son adversaire. Pour ce combat, il lui a fallu l'aide du *bokonon*, le devin qui l'aide à savoir le message des esprits à travers le *fa*, l'oracle et à avoir la certitude que la fautive est bien Ayélé. Des incantations, des litanies, Zannou recourt à toute sa formation initiatique pour attraper Aylélé, qui s'est métamorphosée en hibou (vu au Bénin par la

conscience collective comme l'oiseau messager des sorciers). Ayélé est vaincue, mais Cicavi n'a pas pu être sauvée. Cette nouvelle pose le problème de la sorcellerie, très présente au Bénin.

IV- Quelle est la relation entre couvents vodous et école moderne ?

L'école moderne se réfère à l'institution qui s'occupe de la scolarisation et qui est un legs réformé du colonialisme. Jean-Claude Quenum spécifie que la formation qui a le plus de crédit au Bénin, est celle qui passe par l'école en tant que structure qui s'attache à développer la rationalité de l'être. En réalité, la scolarisation reconnue et prisée est la scolarisation du système éducatif moderne. Cette scolarisation en cache une autre non moins reconnue, mais pas explicitement valable : la socialisation du système éducatif traditionnel (Quenum, 1998, p. 175). L'enjeu se situe principalement à deux niveaux : l'image sociale, et les retombées économiques. Il ne s'agit pas de renoncer à la socialisation des Africains par le système du « rationnel », l'école, vecteur de civilisations étrangères et de modernité, mais de faire la part des valeurs culturelles, de les adapter au contexte actuel de manière à parvenir à un *métissage*. C'est pourquoi nous devons nous efforcer à appliquer le *synchrétisme culturel*.

Conclusion

À travers cette étude, j'ai souhaité montrer que les couvents vodous existent et sont des structures d'éducation traditionnelle, religieuse et de formation professionnelle. Cependant, ils végètent dans un oubli parce qu'ils comportent des structures secrètes. Sur ce point, Pierre Alexandre dans son livre a eu le mérite de révéler le caractère sacré et ésotérique des groupes et des pratiques religieuses en Afrique (Alexandre, 1981). Ce constat rend toute recherche scientifique presque irréalisable. Au Bénin, il est difficile, voire impossible pour un chercheur de divulguer les informations qu'il obtient lors d'une recherche participative.

Les prêtres des religions traditionnelles, seules garantes de la tradition, doivent pourtant comprendre que pour qu'une culture puisse vivre, il faut la transmettre. De plus, avec la concurrence de l'école qui semble l'emporter, il va falloir s'ouvrir à d'autres références.

L'enjeu économique, les difficultés sur le marché du travail, le caractère bureaucratique de la société béninoise, la volonté d'accéder à un meilleur niveau de vie, à une ascension sociale, à une existence épanouie et largement ouverte sur l'occident favorisent l'école moderne qui symbolise l'espoir d'une vie meilleure, contrairement aux couvents vodous restés résolument tournés vers le passé et ancrés dans le sacré.

Nonobstant ce schéma typique, les familles, que ce soit en milieu rural ou urbain, tiennent à ce que leurs *Akowé* soient conscients de leurs origines, leurs racines (*Akowé* est un Vocabulaire Yoruba très utilisé dans tout le Bénin pour désigner tous les enfants scolarisés). En même temps, il sous-entend un programme plein d'espoir pour toute la famille. En effet, la réussite sociale de cet enfant, envoyé à l'école est à l'avantage de toute la lignée. Or, s'il est laissé au village, entre les mains du prêtre vodou, il n'y a pour la famille aucun espoir de le voir grandir un jour et devenir ministre, député ou même ambassadeur de son pays à l'étranger, en l'occurrence au *pays des Blancs*, (*yovotomè*), l'El Dorado tant convoité.

Avant de scolariser l'enfant, les parents le mettent sous la protection de la divinité familiale. Le *fa* est consulté pour obtenir des informations sur le déroulement de son existence. D'une façon générale, dès qu'un obstacle à résoudre se présente, l'individu a recourt au prêtre vodou ou au *bokonon*.

L'école moderne ne fournit pas aux Béninois les éléments pour être parfaitement enracinés dans leur culture. Les élites de l'école moderne ne peuvent pas, à l'instar des adeptes des couvents vodous (sauf exception), connaître les plantes, leurs vertus curatives, ou encore les incantations qui les accompagnent.

Force est de constater qu'il existe une différence notoire entre les deux modes de socialisation, même si leur centre d'intérêt demeure la personne humaine. En ce qui concerne le processus de socialisation, leurs approches divergent quant au contenu et aux objectifs visés. Néanmoins, comme cette analyse le suggère, une démarche complémentariste peut être envisageable dans le but de tirer profit des avantages pédagogiques que ces deux systèmes d'éducation offrent.

Ainsi, une solution orientée vers l'avenir serait pour l'école moderne de s'ouvrir à l'enseignement traditionnel et de permettre aux prêtres des couvents vodous d'y dispenser quelques enseignements. Cette solution peut être

envisagée également pour les couvents vodous dans le sens d'une plus grande ouverture au système d'éducation formel.

Bibliographie

Adandé, J. (2003) « L'animisme au Bénin », Texte introductif sur le vodoun. (date de consultation du site juin 2005) <http://www.bj.refer.org/benin_ct/tur/vodoun/present.htm>

Akkari, A. & Dasen, P. R. (Eds.). (2004). *Pédagogies et pédagogues du sud*. Paris : Harmattan.

Agboton, G. (1997). *Culture des peuples du Bénin*. Paris : Présence Africaine.

Alexandre, P. (1981). *Les Africains : Initiation à une longue histoire et à de vieilles civilisations de l'aube de l'humanité au début de la colonisation*. Paris: Lidis.

Bhêly-Quenum, O. (1960). *Un piège sans fin*. Paris : Stock.

Bhêly-Quenum, O. (1965). *Le chant du lac*. Paris : Présence Africaine.

Bhêly-Quenum, O. (1968). *Liaison d'un été*. Paris : Sagerep.

Bhêly-Quenum, O. (1979). *L'initié*. Paris : Présence Africaine.

Bhêly-Quenum, O. (1994). *Les appels du vodou*. Paris : Harmattan.

Bhêly-Quenum, O. (1998). *La naissance d'Abikou*. Bénin : Phoenix.

Bogniaho, A. (2001) « Personnes, couvent et dénomination. ». Leçon inaugurale prononcée le 12/02/2001 à la Faculté des Lettres Arts et Sciences Humaines de l'Université Nationale du Bénin. UNB/Flash, Imprimerie Intergraphic.

Brahimi, D. & Trevarthen, A. (1998). *Les femmes dans la littérature africaine*. Paris : Karthala.

Chesi, G. (1982). *Vaudou*. Paris : Fournier.

Diop, B. (1958). *Nouveaux Contes d'Amadou Koumba*. Paris : Présence Africaine.

Durkheim, É. (1938). *L'évolution pédagogique en France*, Paris : Félix Alcan

Freire, P. (1977). *Pedagogia do oprimido. Rio de Janeiro* : Ed. Paz e Terra

Kane, Ch. H. (1961). *L'Aventure Ambiguë*. Paris : Julliard.

Merlo, C. (1940) « Hiérarchie fétichiste de Ouidah », Bifan II, no 12. Dakar : 'Institut français d'Afrique noire (IFAN).

Pliya, J. (1971). *L'arbre fétiche*. Yaoundé : Clé.

Pliya, J. (1987). *Les tresseurs de corde*. Paris : Hatier.

Pliya, J. (1993). *L'histoire de mon pays le Bénin*. Porto Novo: CNPMS.

Quenum, J.-C. (1998). *Interactions des systèmes éducatifs traditionnels et modernes en Afrique*. Paris : Harmattan.

Reynier, M. (1998-1999). *Les dimensions sociales de la maladie*. (date de consultation du site juin 2005) <<http://www.reynier.com/anthro/ethnomedecine/dimensions.html>>

Traoré, A. (2002). *Le viol de l'imaginaire*. Paris : Fayard.

Verger, P. F. (1954). *Dieux d'Afrique*. Paris : Harmattan.

Verger, P. F. (1997). *Ewe, le verbe et le pouvoir des plantes chez les Yoroubas (Nigeria Bénin)*. Paris : Maisonneuve Larose.

Sites Internet

- <http://perso.wanadoo.fr/jacquver/texte/vaudouafr.htm>
- www.dhdi.free.fr/recherches/bulletins/bull25.htm
- http://www.profilidubenin.com/le_benin/population/les_religions.htm